

Jean-Philippe Arrou-Vignod

# Enquête au collège

Le mystère du Loch Ness



FOLIO  
JUNIOR



FOLIO   
JUNIOR

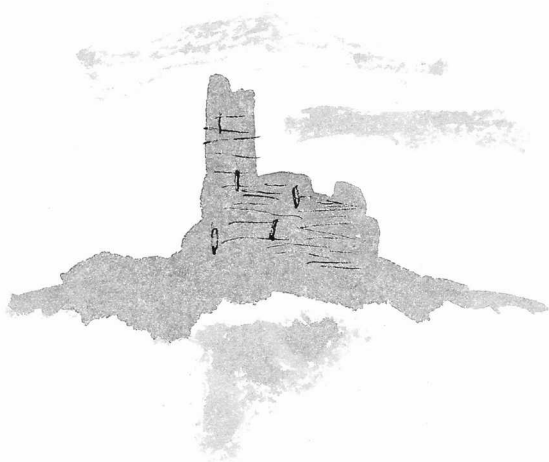
© Édition Gallimard Jeunesse 1998 pour le texte et les illustrations  
© Éditions Gallimard Jeunesse, 2008, pour la présente édition

Jean-Philippe Arrou-Vignod

**Enquête  
au collège**

Le mystère  
du Loch Ness

Illustrations de Serge Bloch



GALLIMARD JEUNESSE

*Pour Aurélien et Camille*

## Une rencontre imprévue

L'aventure ne m'a jamais fait peur.

Une question de nature, je suppose. Il y a les gens taillés pour, prêts à se jeter tête baissée dans l'inconnu à la première occasion. Surtout lorsque cette occasion surgit à la fin du mois d'août, que la rentrée approche et qu'on s'appelle Rémi Pharamon, pensionnaire au collège Chateaubriand et cancre notoire.

J'avoue tout de même qu'en descendant du train j'étais obligé de me frotter les yeux pour réaliser ce qui m'arrivait. Tout s'était passé si vite... Qui aurait pu prédire la veille encore que je me retrouverais en Écosse, à Glasgow pour être exact, en train d'attendre sur un quai de gare ma correspondance pour un petit village perdu des Highlands ?

– Tu seras prudent, Rémi, n'est-ce pas ? Écris-moi dès que tu seras arrivé. Es-tu bien sûr de n'avoir rien oublié ?

Au moment de me mettre dans le train, ma mère avait redoublé de recommandations.

Mon oncle Firmin l'avait calmée : après tout, j'avais quatorze ans, j'étais bien capable de me débrouiller tout seul. Et puis, ce n'était pas comme si je partais pour le pôle Nord à bicyclette. L'Écosse est à peine à une journée de train, on m'attendait à l'arrivée, pourquoi se serait-elle inquiétée ?

Heureusement qu'il était là. Sans lui, je ne suis pas sûr que ma mère m'aurait laissé partir. J'ai fait le type blasé, le baroudeur. Mais quand le train a démarré, que j'ai vu leurs mains levées glisser le long de la fenêtre, j'ai senti une drôle de boule me serrer la gorge. C'était la première fois que je partais seul, et la lettre que je serrais dans ma poche n'avait rien pour me rassurer.

Une drôle d'invitation... Un appel au secours, plutôt, écrit d'une main si tremblante que j'avais eu du mal à reconnaître mon nom sur l'enveloppe : « Rémi Pharamon, aux bons soins de son oncle Firmin ».

Au message était joint un horaire de trains. Paris-Glasgow, avec changement à Londres.



Après, un tortillard desservant les Highlands et, cerné d'un trait de stylo rouge, le nom d'une petite ville introuvable sur l'atlas : Keays, arrivée 21 h 30.

Je n'avais pas hésité. Le temps d'enfourner trois chaussettes et un pantalon propre dans mon sac, ma torche électrique et mon canif à huit lames, j'étais prêt à partir.

Peut-être aurais-je dû y réfléchir à deux fois.

La nuit commençait à tomber sur la gare de Glasgow, la pluie tambourinait sur la verrière et un petit vent glacé balayait le quai. Je ne suis pas trouillard. Mais le voyage avait été long, mon sandwich au concombre était infect et je m'aperçus que je frissonnais dans mon K-Way trop mince.

Pas de peur, non. Mettons que je me sentais tout à coup très seul, un peu perdu dans cette gare inconnue.

Je terminai mon sandwich et me rendis sous les panneaux d'affichage vérifier une nouvelle fois l'horaire de ma correspondance.

Plus facile à dire qu'à faire quand tout est écrit en anglais. Comme avait dit ma mère avant de glisser dans mon sac un petit manuel de conversation, je n'ai pas le don des langues. Mlle Pencil,

ma prof d'anglais, prétend qu'elle n'a jamais vu un élève aussi nul depuis la fin de l'ère glaciaire, ce qui, entre parenthèses, ne la rajeunit pas tellement.

Pour dire la vérité, je n'ai jamais compris que des types s'échinent à dire *How are you?* quand ils pourraient dire bonjour comme tout le monde. Essayez de prononcer *railway station* avec un chewing-gum dans la bouche et vous comprendrez de quoi je parle.

Depuis mon séjour chez Mrs Moule, j'avais de bonnes raisons de me méfier de la traîtrise anglo-saxonne. Comment se fier à des gens qui roulent à gauche, adorent le pudding à la graisse de mouton et les sachets de feuilles sèches trempés dans l'eau tiède ? Je ne connaissais encore rien aux Écossais, mais une reproduction en cire de mon sandwich aurait pu figurer dans un musée comme illustration de leur radinerie légendaire.

Je tentai une nouvelle fois de trouver mon chemin dans la forêt de panneaux indicateurs. L'heure tournait, il était grand temps de gagner mon train. Quai n° 5, à ce que j'avais cru comprendre. Je descendis quelques marches, traversai un passage souterrain, remontai de l'autre côté. Pas de train.

Je redescendis, un peu inquiet. Un autre escalier s'ouvrait à droite. Je grimpai les marches quatre à quatre, bousculé par une foule pressée qui semblait prendre un malin plaisir à me shooter dans les mollets. Quai n° 7. Je m'étais encore trompé.

J'allais revenir sur mes pas quand les haut-parleurs se mirent à crachoter. Impossible de comprendre quelque chose à cette bouillie de mots. Il ne me restait plus que trois minutes pour ne pas rater mon train.

À l'idée de le manquer, de passer la nuit recroquevillé sur un quai de gare, mon sang ne fit qu'un tour. Je me ruai à nouveau dans les escaliers.

Dans ma précipitation, je ne vis pas le chariot à bagages qui en barrait l'accès. Je ne pus que me raccrocher au montant avant de dévaler les marches à la vitesse d'un bobsleigh.

L'atterrissage fut rude. Poursuivant son chemin, le chariot démantibulé alla finir sa course droit contre le mur, me projetant à terre dans une pluie de valises ouvertes, de caleçons et de brosses à dents.

« Bienvenue à Glasgow » disait l'affiche sur le mur. Sans doute un exemple typique d'humour écossais... À demi groggy, j'étais allongé au milieu des bagages éventrés, me demandant encore ce

qui venait de m'arriver, quand une voix retentit au-dessus de ma tête.

– Rémi ! Qu'est-ce que tu fais là ?

Cette voix... Non, c'était impossible. Péni-blement, je me redressai en clignant des yeux.

– Décidément, tu ne rates pas une occasion de te faire remarquer !

Il y eut un grand éclat de rire.

Devant moi, emmitouflée dans son caban trop large, se tenait Mathilde Blondin.



## Une étrange disparition

– Figure-toi que je pourrais te demander la même chose. Qu’est-ce que tu fabriques ici ?

Installés face à face dans le compartiment, nous nous regardions avec ébahissement, maîtrisant à peine le fou rire qui nous gagnait.

Par chance, l’anglais n’a pas de secrets pour Mathilde : guidés par un contrôleur, nous avons fini par trouver le bon quai et sauter dans une voiture à l’instant même où le train s’ébranlait. Il filait maintenant à travers le crépuscule, laissant derrière lui les lumières scintillantes de Glasgow.

– La même chose que toi, je suppose, riposta Mathilde. Sauf que je ne m’amuse pas à faire de la luge dans les escaliers de la gare.

Très malin... Mathilde a beau être ma meilleure copine, je ne m’habituerai jamais à sa manière de se payer ma tête. Avec ses taches de rousseur, son

nez pointu, elle ne rate pas une occasion de démontrer sa supériorité sur les pauvres garçons que nous sommes.

Mais nous étions trop ébahis l'un et l'autre de nous rencontrer ici pour commencer à nous chamailler. Combien de chances y a-t-il de tomber nez à nez sur sa meilleure amie au beau milieu d'une gare écossaise ? À peu près autant que de gagner au Loto ou de réussir un contrôle de maths.

Il y avait une embrouille là-dessous, c'était sûr.

– Toi d'abord, dit-elle en s'asseyant confortablement sur la banquette. Et essaie d'être clair pour une fois.

Le compartiment dans lequel nous étions installés était vide. Un vieux compartiment en bois comme on n'en voit plus que dans les films de Sherlock Holmes, avec un filet à bagages et des vues d'Écosse en noir et blanc au-dessus des appuie-tête.

Par la fenêtre, la nuit était complètement noire maintenant. Le train filait en hurlant, s'arrêtant dans de minuscules gares aux noms impossibles. Mathilde avait ouvert sur ses genoux un cake aux fruits confits, la pluie fouettait les vitres. Un délicieux frisson d'aventure me traversa l'échine tandis que je commençais.

– J'étais en vacances chez mon oncle Firmin. Pêche dans l'étang, soirées jeu de cartes, tu vois le genre... En fait, je m'ennuyais comme un rat mort.

– Moi j'étais à Biarritz. Plage, shopping, casino. Un vrai cauchemar.

– Et puis, un matin, je reçois au courrier une lettre de P. P.

– Moi pareil.

– Pas une lettre, exactement : plutôt une sorte de SOS.

– Un SOS ?

– Attends, je l'ai sur moi. Je vais te le lire.

Indubitablement, c'était l'écriture de P. P. Des jambages prétentieux, pleins de bouclettes et de zigouillis, mais tracés d'une main tremblante à l'encre rouge. Un rouge sombre, couleur de sang. Celui de P. P. peut-être...

Le message était rédigé à la façon d'un télégramme : « Ne suis pas sûr de tenir encore longtemps – stop. Danger famineux – stop. Envoyer mission de secours d'extrême urgence – stop. Discretion impérative ! – stop. La vie d'un ami extrêmement cher en dépend – stop. Adresse et indicateurs horaires joints – stop. Ton dévoué... arghh... »

– Arghh ? répéta Mathilde interloquée.

– Je te lis ce qui est écrit. Un râle d’agonie, je suppose.

Mathilde se gratta la tête avec une moue incrédule.

– Décidément, je n’y comprends rien.

– P. P. est en danger, dis-je. Je ne sais dans quelle histoire il est encore allé se fourrer, mais il a besoin de moi.

– Et moi, alors ? Je compte pour du beurre, c’est ça ? Tu aurais pu au moins me téléphoner.

– Mais je t’ai téléphoné ! Tu n’étais pas là.

– Forcément, dit Mathilde en haussant les épaules. J’étais à Biarritz.

La mauvaise foi de cette fille me tue. J’allais rétorquer, mais à quoi bon ? Contre Mathilde, je n’ai aucune chance.

– Figure-toi que j’ai reçu une lettre moi aussi, continua-t-elle.

– Tu vois...

– Non, rien ne colle. Lis toi-même.

Le papier qu’elle me tendit était un luxueux carton d’invitation rédigé à la plume. Dans le coin, imprimées à l’encre dorée, s’étalaient les armoiries d’un clan.

« John-Archibald de Culbert, douzième lord



de Keays Castle, prie Mlle Mathilde Blondin d'honorer de sa présence les fêtes qui seront données au château pour l'anniversaire du très estimable Pierre-Paul de Culbert, premier du nom. Tenue de soirée souhaitée, mais non exigée. »

– John-Archibald de Culbert ? répétait-je, au comble de la surprise.

– Un parent de Pierre-Paul, sans doute.

Non content d'être le cerveau incontesté de notre 4<sup>e</sup> 2, Pierre-Paul Louis de Culbert, P. P. Cul-Vert pour les intimes, appartient à une famille si noble qu'il pourrait figurer sur les timbres-poste à la place de la reine d'Angleterre.

C'est aussi le personnage le plus insupportable que je connaisse. Imaginez un bonhomme rondouillard et court sur pattes, si pénétré de sa propre importance qu'on dirait un ballon gonflé à l'hélium. La liste de ses défauts occuperait à elle seule tout le livre des records : de A comme « Avarice » à Z comme « Zigoto ».

Et pourtant, nous sommes inséparables. Ne me demandez pas pourquoi. Après les aventures que nous avons vécues ensemble, Mathilde, P. P. et moi formons un trio de choc, malgré nos chamailleries et une vie au collège pas toujours très rose. Seules les vacances avaient réussi à nous

séparer. L'appel au secours de P. P. tombait à pic et je me serais fait hacher menu plutôt que de l'abandonner à son sort. Avec Mathilde dans le coup, notre petit groupe se reformait.

– Il y a quelque chose qui cloche, murmura-t-elle après un instant de réflexion. Quel rapport entre cette invitation et l'appel au secours de Pierre-Paul ?

– Peut-être s'est-il tellement gavé de petits choux à la crème qu'il agonise en ce moment dans d'atroces souffrances, suggèrai-je.

Mais Mathilde avait raison. Quelque chose clochait. Chacun de notre côté, sans nous être consultés, nous avons répondu à l'appel de P. P. Mais auquel croire ? À son dramatique SOS ? Au carton d'invitation de Mathilde ?

– Au fait, dis-je. Tu t'es bien gardée de me téléphoner toi aussi, des fois que j'aurais voulu venir.

– C'était une invitation personnelle, fit Mathilde d'un petit air pincé en terminant son cake. Et puis je te vois assez mal en tenue de soirée, sans vouloir t'offenser.

J'allais trouver une réplique cinglante quand une secousse ébranla le wagon. Le train freinait. Déjà ? C'est à peine si j'avais vu le temps passer.

J'écrasai mon nez contre la vitre. Les lumières d'une petite gare tremblotaient dans le brouillard.

Un panneau fantomatique s'immobilisa lentement devant la fenêtre de notre compartiment. Un quai désert battu par la pluie. Un petit bâtiment de briques rouges.

C'était Keays. Nous étions arrivés.



Mathilde sauta sur ses pieds avant d’empoigner son sac à dos.

– Juste à l’heure. Cette fois, mon petit Rémi, pas de fantaisie avec les chariots à bagages. Je ne tiens pas à ce qu’on pense que je voyage avec un demeuré.

La médiocrité de cette attaque me tira un ricardement de dédain.

– Je plaisantais, corrigea-t-elle. À vrai dire, je ne suis pas fâchée que tu sois là. Cette histoire de double message ne me dit rien qui vaille. Il y a là-dessous un coup fourré ou je ne m’y connais pas.

Je haussai les épaules d’un air dégagé. La petite gare dans le brouillard n’avait rien de rassurant, mais P. P. nous attendait sûrement sur le quai.

Plus que quelques instants et nous aurions la solution au petit problème qui nous tracassait.

# Serge Bloch

---

## L'illustrateur

**Serge Bloch** vit à Paris. Après diverses tentatives pour apprendre à jouer d'un instrument de musique, il suit les conseils d'un ami et se penche sur une table à dessin. Le mauvais musicien se révèle un illustrateur de talent ! Serge Bloch se résume ainsi : « Comme tout illustrateur illustre, j'illustre. Je me suis frotté à la bande dessinée humoristique, je fais quelques albums, des livres de poche et je travaille beaucoup dans des journaux pour enfants. »

FOLIO   
JUNIOR

Découvrez toute la collection en version numérique **ici**